

The background image is a dark, atmospheric photograph of a city in ruins. In the foreground, there is a muddy, debris-strewn path leading towards the viewer. To the left, a large pile of rubble and twisted metal is visible. In the background, several tall skyscrapers stand, some appearing damaged or partially collapsed. The sky is filled with heavy, dark, and swirling clouds, creating a sense of impending doom or a recent disaster. The overall color palette is dominated by dark greys, blacks, and muted greens, contributing to a somber and dystopian mood.

PATRICK
SCHNECKENBURGER

DANS LA LUEUR DES TÉNÉBRES

Patrick Schneckenburger

Dans la lueur des
ténèbres

© Patrick Schneckenburger, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5212-2

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur

Joseph Stauffer, l'histoire retrouvée d'un missionnaire alsacien, (1876-1952), Coll. Biographies, L'Harmattan, 2015, 560 p.

Marie-Joseph Bonnat, l'Aventurier, (1844-1881), Coll. Biographies, L'Harmattan, 2017, 480 p.

Voyage à Kumasi, Roman, L'Harmattan, 2018, 266 p.

Les larmes du Golgotha, Roman, Librinova, 2019, 498 p.

*Ils abattaient les forêts,
faisaient tarir les sources et déborder les fleuves,
détérioraient les climats (...)
puis, ils se laissaient de plus en plus abrutir
par le despotisme des prêtres et des rois.*

Elisée RECLUS
*Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes,
la revue des Deux Mondes,
1866.*

Chapitre I

Mercredi 10 aout 2095 ; 16 h 35 ; 18a rue des Foulons, Strasbourg

Depuis une heure, il était atteint d'une indicible angoisse. Sur son *substrim*, le thermomètre affichait cinquante-quatre degrés Celsius et la température ne cessait d'augmenter. D'après ses estimations, elle allait encore grimper pendant deux heures. Il craignait que cela ne s'arrête jamais. Et chaque fois que cet air brulant et nauséabond pénétrait dans ses poumons, il éprouvait la désagréable sensation de suffoquer. Il avait l'impression d'être enfermé dans une étuve montant lentement en température. Ce sentiment d'oppression ne le quittait pas. La couverture isotherme qui le protégeait de la chaleur était trempée. La sueur perlait le long de son *groskyer*. Il la sentait inonder sa chevelure. Le moindre mouvement était une souffrance. Comment ces gens pouvaient-ils vivre dans une telle fournaise ? Et pourquoi les stations météo ne publiaient-elles plus de prévisions ? Depuis les années qu'il n'était plus sorti de l'*Extat*, les choses avaient considérablement empiré. Aussi regardait-il le plafond sans bouger. Il écoutait passer les drones au-dessus du cabanon. Certains produisaient un son assourdissant, d'autres émettaient un léger vrombissement, tels des bourdons, presque inaudible. Il se focalisait sur ceux-là et s'efforçait de suivre leur course pour calmer son anxiété. Dans le lointain, les pales d'une éolienne s'étaient remises à tourner et leurs grincements résonnaient comme les gémissements d'une créature à l'agonie. Dans les taudis voisins, grouillants de monde, on entendait des quintes de toux que recouvraient les râles sibilants d'un nouveau-né. Les alentours étaient figés dans une torpeur résignée ; ils paraissaient suspendus à ces bruits qui présageaient une fin imminente.

Il avait soif, excessivement soif. Mais il devait se rationner. Un demi-litre d'eau, voilà tout ce qu'il restait dans la bouteille de la vieille femme. Elle lui avait cédé son lit et sa moustiquaire, il ne pouvait encore lui soutirer toute son eau ! D'autant qu'il lui en avait déjà bu plusieurs litres. En boire davantage, c'était la condamner. Elle serait morte de déshydratation avant qu'il ne parvienne à en rapporter de la fraîche. Il s'étonnait d'ailleurs qu'elle soit toujours vivante à son âge. Survivre aussi longtemps dans cette atmosphère étouffante relevait de l'exploit. Pourtant, elle ne semblait pas en souffrir. Elle s'était habituée à ces conditions extrêmes. Enveloppée dans sa couverture, elle se reposait paisiblement à quelques mètres de lui sur une natte étendue à même la terre battue. Comme lui, elle attendait sans bouger, économisant ses forces, que la nuit

viennent chasser cette chaleur accablante qui épuisait les organismes. Il songeait toujours à cette bouteille qui trônait sur la table. Cette obsession avait progressivement éclipsé l'attention qu'il portait aux drones. Il avait un cruel besoin de s'hydrater. L'air surchauffé le torturait. « Que j'ai soif ! » finit-il par lâcher. Il y avait eu un frémissement du côté de la vieille femme, puis elle avait dit d'une voix douce : « Il reste encore un peu d'eau, non ?

— Et vous ?

— Ne vous inquiétez pas pour moi, buvez !...

— Moitié-moitié, alors ?

— Si vous voulez...

— Je vous ai déjà volé votre lit et votre moustiquaire...

— Vous êtes jeune ! coupa-t-elle. Vous en avez plus besoin que moi. »

Après cela, sachant qu'il pourrait enfin étancher sa soif, il prit tout son temps pour s'extraire de sa couverture et de sa moustiquaire. Dans son dos, il sentit une légère fraîcheur. Il réalisa combien ses vêtements étaient mouillés. Il s'approcha de la table, saisit la bouteille, et la tendit à la vieille femme qui se leva doucement sur sa couche pour avaler quelques gorgées du précieux liquide. « C'est tout ? » s'étonna-t-il, tandis qu'elle lui rendit la bouteille. « Je n'ai pas très soif, répondit-elle.

— Il faut boire !

— Oui, oui... »

La soif le harcelait tant et si bien qu'il ne s'était pas fait prier : d'une traite, il avait vidé la bouteille. Il ne pouvait imaginer de plaisir plus jouissif que cette eau qui coulait dans sa gorge desséchée. À présent, c'est sa peau qui le tourmentait. Elle le démangeait affreusement. Elle était attaquée par les punaises qui pullulaient sur le matelas et dans sa couverture. La vieille femme s'était rallongée et fixait des panneaux dépareillés posés au plafond entre de frêles cloisons en parpaing. La lumière qui entrait dans la pièce par une ouverture translucide donnait à son visage parcheminé un air impénétrable de sphinx. Il avait jeté un œil sur son *subtrim*. Il faisait maintenant cinquante-cinq degrés. Toujours aucun message pour signaler l'endroit où se terrait William Klein. On lui avait dit de ne pas trop compter là-dessus. Il s'était recouché et songeait à la vieille femme.

Elle l'avait accueilli le matin même, au soleil levant, alors que les *aedes* reprenaient leur chasse. C'est Michel qui lui avait donné son adresse. « C'est un peu loin, lui avait-il dit, mais si tu ne trouves pas de toit, alors, frappe à cette porte, peut-être t'ouvrira-t-on. » Or l'adresse qu'il lui avait communiquée était

située à presque deux heures du puits d'Achenheim. Comme il y était sorti vers les quatre heures du matin, il ne lui restait guère plus d'une heure et demie pour dénicher un endroit protégé des rayons du soleil et des attaques d'*aedes*. Aussi, après son renvoi, il avait d'abord tenté sa chance au hasard des ruelles encombrées du ghetto. Il avait abordé les gens pour leur réclamer l'hospitalité. Mais ceux-là, en découvrant son *groskyer*, l'avaient traité avec mépris, quand ils ne l'avaient pas insulté. Il avait alors décidé de dissimuler son *groskyer* sous sa capuche. Mais cela n'avait rien changé : nul ne voulait l'héberger malgré les menaces qui pesaient sur lui. C'est à ce moment-là qu'il avait décidé de se rendre à l'adresse que Michel lui avait communiquée. Au milieu d'une foule souvent dense, il avait parcouru en deux heures les neuf kilomètres qui le séparaient du cabanon de la vieille femme. « Je viens de la part de Michel », lui avait-il dit. Mais elle ne connaissait pas de Michel. Elle lui avait quand même ouvert. Et c'est heureux, sinon il serait sans doute mort de soif, grillé par les rayons du soleil, ou bien aurait été atteint de la fièvre des lueurs.

Il pensait à tout cela, quand une sirène hurla au loin. Puis le vrombissement assourdissant de plusieurs drones résonna dans l'air étouffant. Les panneaux du plafond vibrèrent. Une légère agitation se manifesta dans les baraquements alentour. Les quintes de toux reprirent. Le nouveau-né se remit à gémir. L'homme et la vieille femme écoutèrent passer les engins. Le bruit des hélices s'estompa, les tousseurs s'arrêtèrent et le silence revint. « Sans doute un nouvel incendie... » dit alors la vieille femme. « Sans ces drones-pompiers, le ghetto s'embraserait comme une allumette tellement tout est sec !... C'est ce qui est arrivé au ghetto de Barr l'année dernière... Ces incendies sont une plaie !... » Elle attendit quelques secondes, puis ajouta : « Tout cela doit vous changer de l'*Extat* ?... » Comme la réaction tarda toujours à venir, elle continua : « Pourquoi vous ont-ils chassé de l'*Extat* ? » Il ne répondit pas immédiatement. L'idée de parler le fatiguait. Il se décida quand même à prononcer quelques mots : « Ils m'accusent d'avoir aidé un ami à détourner des cargos de nourriture, dit-il.

— Détourner des cargos de nourriture !... C'est fort !

— Oui.

— Et c'est cet ami que vous voulez retrouver ?

— Oui... William Klein. »

Il y eut un silence, puis elle se mit à parler : « C'est toujours dans notre ghetto qu'on envoie les proscrits. Mon fils et ma belle-fille, eux aussi, ont été envoyés ici après avoir été expulsés de l'*Extat*. Ils portaient le même type de *groskyer* que vous. Mon fils, Henry, avait fait beaucoup de sacrifices pour avoir le privilège

d'en porter un. Wisav, ma belle-fille, ne s'était pas donné tant de mal. Sa famille était originaire de l'*Extat*. Vous savez ?... Et vous ? » Il suffoquait. Était-ce pour cette raison qu'il commençait à ressentir de fortes douleurs dans la tête ? Ou bien était-ce dû à son *groskyer* qui n'avait plus été branché au *Grosky* depuis dix jours ? Toujours est-il que parler l'ennuyait, comme les bavardages de la vieille femme d'ailleurs. Il se disait aussi que ça ne la regardait pas de savoir s'il était issu d'une famille de l'*Extat* ou des ghettos. Le destin de ce fils et de son épouse l'intriguait néanmoins. Alors, il hasarda tout de même une question : « Vous parlez d'eux au passé... Ils sont morts ?

— Oui. Ils ont été tués lors d'une attaque du ghetto évangéliste d'Oberhausbergen.

— Je croyais que les proscrits étaient en sécurité ici !

— Plus que dans les autres ghettos, mais en fait, ils ne sont pas très en sécurité ici non plus. Ils sont souvent la cible des envieux. Puis beaucoup de gens pensent que vous êtes des espions à la solde des autorités... »

Par ces mots, la vieille femme confirmait ses craintes. La nuit précédente, en trouvant toutes les portes closes, il avait bien compris qu'il n'était pas le bienvenu. Jamais il n'aurait imaginé connaître une telle hostilité dans le ghetto Ouest, là où les proscrits étaient systématiquement envoyés, où les autorités effectuaient une surveillance accrue, où les drones intervenaient plus qu'ailleurs. Il devait sa situation à ce *groskyer* qui se présentait sur sa tempe gauche comme un nez au milieu de la figure. Alors qu'il lui avait procuré tant de satisfaction, qu'il s'était battu pour l'obtenir, maintenant, parce qu'il trahissait son ex-condition d'élite, il aurait voulu s'en séparer. Dans cet indescriptible chaos, les proscrits étaient les boucs émissaires d'une misère et d'un désespoir structurels. Ils cristallisaient toutes les rancœurs que les assistés nourrissaient contre les élites. Pourquoi le chef de la sécurité ne l'avait-il pas prévenu ? Pour ne pas l'effrayer, sans doute. Il coupa la parole à la vieille femme :

« Je veux parler de cette attaque.

— C'est souvent que le ghetto d'Oberhausbergen nous attaque ! Ils ne supportent pas de nous savoir mieux traités qu'eux...

— À cause des proscrits ?

— Oui, bien sûr... Vous savez comment les autres ghettos nous appellent ?

— Le ghetto des incroyants ?

— C'est cela...

— Et comment cette expédition punitive est-elle parvenue à traverser le tube ? Ils sont infranchissables !

— Il y aurait des galeries clandestines qui passent dessous... »

La vieille femme ajouta à voix basse : « On dit qu'il y en aurait une du côté de la place de Haguenau... »

— Et les drones ne sont pas intervenus ?

— Si, mais qu'est-ce que vous voulez faire ? Les guerriers d'Oberhausbergen se sont mêlés à la population et, à une heure qu'ils s'étaient fixée à l'avance, ils se sont mis à massacrer à coups de batte tous les gens qu'ils rencontraient ! Avec les mouvements de foule, ils sont parvenus à tuer deux-cent-quarante personnes avant qu'ils se fassent eux-mêmes abattre par les drones ! Ça s'est passé en moins de vingt minutes ! Une vraie boucherie ! »

Il fallait absolument qu'il chasse de son esprit ces histoires. Retrouver William Klein devait rester son unique préoccupation. Peut-être recevrait-il bientôt un message des autorités pour lui signaler le lieu où il se cachait. Encore quelques jours, et il serait de retour auprès de sa femme et de son fils. À nouveau, cette question le taraudait : pourquoi William Klein était-il venu dans le ghetto Ouest ? Il aurait dû sortir dans le ghetto de Bischwiller, son ghetto d'origine ! Il y aurait été beaucoup plus en sécurité ! Il y aurait été reçu en sauveur ! C'était incompréhensible ! Qu'avait-il en tête ? Tout cela avait sans doute un lien avec cette phrase subliminale qui parlait du 15 aout. Mais lequel ? Son *subtrim* affichait maintenant cinquante-six degrés. Il se disait aussi que William Klein chercherait tôt ou tard à rejoindre son ghetto. Pour cela, il devait éviter celui d'Oberhausbergen, trop dangereux. Sur son *subtrim*, le proscrit s'était mis alors à balayer la carte de la région afin d'imaginer la route qu'il emprunterait. La mégapole de Strasbourg s'affichait dans son ensemble.

Des ghettos de Wissembourg jusqu'à ceux de Mulhouse, la plaine alsacienne était recouverte d'une succession ininterrompue de taudis au milieu desquels émergeaient des îlots de tours, d'immeubles et de lotissements délabrés. Au centre de la mégapole, ce n'était plus que des monceaux de gravats et de bâtiments éventrés. Vers l'ouest, les logements vétustes recouvraient les collines sous-vosgiennes et, vers l'est, ils se déversaient dans le lit du Rhin où un mince filet d'eau insalubre ruisselait encore. Cinquante millions de miséreux survivaient dans ce cloaque de huit-mille kilomètres carrés. Cet enchevêtrement anarchique de constructions disparates et précaires, sorte de lèpre hideuse qui rongait la plaine, s'étendait dans des espaces clos de dix kilomètres de côté, les ghettos. À chaque angle se trouvaient les puits, des friches inhabitées qu'on appelait ainsi, car ils donnaient accès à l'*Extat*, situé dans les profondeurs de la terre. Étroitement surveillés par les drones et les escadrons Durfier, ces puits